Sur le plaisir de se perdre dans un roman point trop nouveau

Jan Baetens

“ Qu’est-ce qu’un beau livre? ”, se demande continuellement le narrateur de *l’Apocryphe*, un des grands textes de Robert Pinget (Minuit, 1982). On a envie de lui répondre : “ Eh bien, c’est un livre comme *Beaux Inconnus* de Pierre Lartigue (Gallimard 1988), qui est une merveille dans tous les sens du terme. ” Malheureusement, les lecteurs qui le découvrent aujourd’hui – car c’est un livre qui offre la joie de se laisser *découvrir*, tellement la discrétion de son auteur l’avait un peu soustrait à l’attention de la presse au moment de sa sortie –, ne peuvent en parler autour d’eux que par le bouche-à-oreille. Nous savons que la réputation des vrais livres est faite de cette manière et de cette étoffe-là, en tout cas commence toujours par là (si vous en doutez, relisez un peu ce qu’écrit Larbaud sur la fortune d’un Mallarmé et de quelques autres, notamment dans cet autre livre qui permet aux amis de la littérature de se reconnaître entre eux : *Jaune bleu blanc*, Gallimard, 1927).

On connaît certes Pierre Lartigue comme poète (son recueil le plus récent, *La Forge subtile*, éd. Le temps qu’il fait, 2001, est un parfait condensé de son goût comme de son savoir-faire), comme spécialiste de la sextine (cette forme fixe à six mots-rime permutants qu’inventa Arnaut Daniel, et qui subsiste jusqu’à nos jours oulipiens), ou encore comme grand amateur de la poésie et de la culture occitanes (et plus généralement méditerranéennes) ; cependant on le connaît moins comme romancier, alors que le genre romanesque occupe une place tout sauf négligeable dans l’ensemble de sa production. Je sais : l’évocation qu’on vient de lire est un parfait portrait-robot de Jacques Roubaud (poète, rhétoricien, oulipien, occitaniste et romancier, entre autres), mais on verra que le travail de Lartigue se distingue sur des points fort essentiels de la production de Roubaud, même si jadis les deux auteurs ont beaucoup collaboré et que, en effet, sur de nombreux points leur production ait des airs de famille (mais il y a des familles dont il ne faut pas rougir).

Les poètes romanciers ne sont pas rares. Le “ roman de poète ” est même un genre, quand bien même c’est un genre un peu boiteux : il désigne en effet un type de roman rédigé un peu du bout des lèvres, par quelqu’un qui se sait ou se veut d’abord poète, et où la matière romanesque est souvent un peu traité à la légère, en passant si l’on veut, comme si seuls comptaient le *sfumato* poétique et le souci de la “ belle ” phrase. Mais depuis que, grâce surtout à *La vie mode d’emploi* de Perec, il est de nouveau possible de faire du “ roman de romancier ” (voire de briguer les prix !) sans pâtir des connotations roturières du genre, l’attrait du roman est devenu une constante : les poètes et autres non-romanciers qui y font des incursions le font la tête haute et ne sont plus obligés de louvoyer entre récit romanesque et parole poétique. La série des *Hortense* de Jacques Roubaud ou, dans un genre au fond point trop différent, le diptyque *Roman Roi* et *Roman Furieux* de Renaud Camus (encore deux livres à redécouvrir, surtout le deuxième,

à sa sortie un des plus grands flops de l'histoire littéraire des vingt dernières années), en restent de jolies illustrations, et c'est un peu par rapport à ce type de textes qu'il faut commencer par situer *Beaux Inconnus*.

Répétons-le : avec Roubaud les analogies sont nettes et franches. De part et d'autre, on trouve à l'écriture les mêmes assises : le goût de la contrainte, qu'elle soit ou non d'obédience oulipienne (Roubaud est membre de l'Oulipo, Lartigue non), une grande érudition, mais qui n'a jamais rien de lourd (un secret qu'ils partagent avec Borges et qui n'est pas un luxe lorsque, comme c'est le cas dans *Beaux Inconnus*, on s'attaque à un sujet historique, en l'occurrence les guerres de religion en Provence), une gourmandise de narrateur en même temps qu'une distance toujours un rien ironique à l'égard de la narration même et de ses innombrables petits secrets du métier. Cependant, on peut trouver à l'œuvre romanesque de Pierre Lartigue (et sans doute aussi à sa poésie, mais tel n'est pas mon propos ici) des traits moins représentés chez Jacques Roubaud (tout au moins dans ses romans) : d'abord l'amour des personnages, fussent-ils romanesques au-delà de ce qu'il est permis d'être dans un roman contemporain de quelque ambition où les sentiments et l'aventure ne sont plus admis que sous réserve (voire, pire, sous rature) ; ensuite la passion d'un univers, fût-il inventé de toutes pièces autant que fidèlement restitué, aussi touffu, aussi incompréhensible, aussi enchanteur que le nôtre ; enfin le plaisir d'une vraie intrigue, fût-elle tissée d'emprunts aux romans de chevalerie, à rebondissements sans fin et à péripéties pour le moins improbables. Chez Lartigue, cet amour, cette passion, ce plaisir se sentent beaucoup plus que chez Roubaud, plus cérébral malgré son côté souvent plus comique (mais que l'on ne croie surtout pas que *Beaux inconnus* n'ait pas ses moments d'humour et de drôlerie ; seulement, ce qui domine finalement, c'est un mélange très particulier de gravité et de de tendresse).

Il n'est plus possible d'écrire un roman, on le sait, au premier degré, c'est-à-dire *en faisant comme si* (foin du " willing suspension of disbelief ", c'est maintenant à qui affiche le mieux l'artificialité de son propos), c'est-à-dire aussi, car c'est là le nœud du problème, en feignant que le langage puisse servir à édifier un monde (ce que la doxa impose, c'est un type d'écriture qui montre le langage au poste de commande, et la fiction comme un effet secondaire tout au plus toléré, mais auquel on s'empresse toujours de tordre le cou, comme la rhétorique de l'alexandrin dans la poésie soi-disant moderne). Est-ce à dire que Pierre Lartigue nous sert avec *Beaux Inconnus*, où la fiction est faite pour nous emporter, un roman de la mère Denis, c'est-à-dire un roman d'avant l'ère du soupçon ?

Le contraire est vrai, car le roman de Pierre Lartigue n'est pas une œuvre anachronique dans le mauvais sens du terme. Car des romans anachroniques, en-deçà de toute modernité, il s'en publie des centaines par an, mais leur refus ne suffit nullement à ce que le lecteur croie à la fiction qui se propose à son peu d'attention. *Beaux inconnus*, en revanche, est un roman dont la stratégie est tout autre, et l'ambition autrement plus élevée. Le pari du livre est très audacieux : il s'agit de réussir un roman " malgré tout ", un roman dont le lecteur conquis puisse se dire : " je sais bien, mais quand même ". Car pour que la magie du roman puisse fonctionner vraiment, il faut qu'il y ait danger et obstacle, *il faut que le lecteur soit tenté aussi de ne pas y croire*, et c'est évidemment cela qui fait défaut dans les romans qui veulent nous y faire croire tout de suite, sans offrir le charme, le luxe, l'absolue nécessité du doute.

Pierre Lartigue va donc exhiber les ficelles, de manière encore plus éhontée et directe que dans les romans à narrateur omniscient de jadis, d'un côté, et nous montrer le

langage à l'œuvre, comme dans les romans oulipiens ou les Nouveaux Romans de naguère, de l'autre. Mais à partir de là, il se permet quelque chose de tout à fait différent :

– composer le plus romanesque des récits, soit une fresque historique, avec à la fois des personnages qu'on n'est pas près d'oublier, avec des morceaux d'anthologie d'autant plus casse-cou que l'on connaît les modèles avec lesquels l'auteur a le culot de rivaliser (l'évocation de la peste en Provence, par exemple, soutient parfaitement la comparaison avec les descriptions du *Chevalier sur le toit*), avec aussi un message humain et humaniste qui chez d'autres ferait rire, et enfin avec l'insinuation du plus indicible qui soit, le sentiment amoureux, des émois et secousses du corps à la brûlure de la mélancolie et de la tendresse ;

– mais aussi, à côté de la composition du récit proprement dit, tresser un langage où le lexique s'enivre de sons et de noyaux perdus à une phrase d'une souplesse sans pareille, tantôt ample, tantôt cassante, puis à un éventail de styles allant du plus rondement efficace au plus subtilement retors, le tout sans jamais perdre de vue que l'auteur, au-delà des pièges tendus au lecteur, doit permettre non moins que ce dernier puisse comprendre la manière dont le récit est mené, le livre est écrit, la communication au moyen de mots est établie (le texte de Pierre Lartigue regorge donc de clins d'œil, d'allusions, de clés, mais qui constituent sans exception des aides à mieux lire).

Même si le cryptage est un thème important de *Beaux Inconnus*, les clés ne s'y agitent jamais dans le vide. Les énigmes brillamment disposées devant le lecteur ébahi, c'est au lecteur lui-même qu'il incombe, et qu'il est possible, de les résoudre. Dès en effet la première lecture de son roman, Pierre Lartigue fait sentir qu'on a entre les mains un texte " étagé ", dont chaque nouvelle lecture apporte de nouvelles découvertes, puis aide à mieux voir l'architecture d'ensemble comme la myriade de petits détails qui font que le roman *tient*.

Aucun écrivain n'est moins cachottier que Pierre Lartigue, quand bien même il compte sur son lecteur pour mettre à jour bien des structures enfouies, d'abord présentes en filigrane, puis manifestes, enfin suffisamment établies pour que le lecteur puisse commencer à faire ce que l'écrivain a fait avant lui (et qu'il fera sans doute autrement que lui) : rattacher tel aspect à tel autre, lier tel détail à tel autre, superposer tel événement à tel autre, puis se risquer à lire en ceci le double de cela (en cherchant par exemple comment l'intrigue, autoréférentielle d'un bout à l'autre, reflète les mécanismes de l'écriture), ou à déceler comment les structures s'enchaînent au lieu de simplement se suivre (selon les lois de la sextine, selon l'image de l'avancée en spirale ou en colimaçon, selon diverses métaphores de la circonvolution à surprises réglées : ce ne sont pas les modèles qui manquent).

De tels romans ne sont pas des romans à clé, ce sont des romans à promesse.